title : Journal de l’Empire (1806-02-16), Théâtre français, *Le Malade imaginaire*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1806/theatrefrancais/maladeimaginaire

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Dimanche 16 février 1806.

created : 1806

language : fre

# Théâtre français. *Le Malade imaginaire*.

On demande, dit Voltaire, pourquoi Molière ayant autant de réputation que Racine, le spectacle cependant est désert quand on joue ses comédies, et qu’il ne va presque plus personne à ce même *Tartuffe* qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu’on court encore avec empressement aux tragédies de Racine, lorsqu’elles sont bien représentées. Avant d’aller plus loin, je remarque dans cette question une faute de langage échappée, sans doute, à la précipitation et à la négligence de l’auteur : et qu’il ne va plus. Voltaire, en écrivant cela, avait oublié le *pourquoi* sur lequel porte toute la construction de la phrase : on demande pourquoi le spectacle est désert et qu’il ne va plus. La grammaire exigeait qu’on répétât le *pourquoi* ; il fallait écrire *pourquoi le spectacle est désert, et pourquoi il ne va plus*. Je ne relève pas cette bagatelle pour en faire un crime à Voltaire ; je sais mieux que personne combien il est difficile d’éviter les fautes, quand on écrit vite, quand la feuille achevée à la hâte, enlevée rapidement, et pour ainsi dire escamotée à l’écrivain avant qu’il ait pu la revoir, est livrée sans pitié à l’aveugle imprimeur. Ce n’est donc pas une mauvaise chicane que je prétends faire à Voltaire, c’est un droit à l’indulgence que je veux ménager pour moi-même.

Revenons à la question. Les faits ne sont pas aujourd’hui tout à fait exacts : les comédies de Molière ne sont pas désertes quand elles sont bien représentées ; ce qui n’arrive pas toujours, à la vérité. J’ai vu beaucoup de monde au *Tartuffe* ; il y en aurait au *Misanthrope*, si la pièce était jouée comme elle peut et doit l’être : dernièrement, *Le Bourgeois gentilhomme*, *Le Malade imaginaire* ont attiré la foule. On ne court pas avec empressement à toutes les tragédies de Racine ; celles qui ont le plus de vogue en sont redevables à leur mérite extraordinaire plus qu’au talent des acteurs ; celles-là mêmes sont quelquefois délaissées, quand on a la maladresse de les user. Il est arrivé à *Phèdre* prodiguée, de ne faire, malgré le renom de l’actrice, que six cents francs de recette.

Voltaire répond ainsi à sa propre demande : C’est que la peinture de nos passions nous touche encore davantage que le portrait de nos ridicules ; c’est que l’esprit se lasse des plaisanteries, et que le cœur est inépuisable. Oui, la peinture des passions touche plus les jeunes gens et les femmes, qui sont toujours en majorité au spectacle ; il n’y a que les gens d’esprit et de goût qui préfèrent le portrait de nos ridicules, et qui même trouvent du ridicule dans cette grande émotion que nous causent des passions chimériques et romanesques. Les gens d’esprit et de goût aiment sur toutes choses le naturel et le vrai. Voltaire a tort de dire la peinture de nos passions ; car, je le demande à tous ceux qui ont quelque expérience, les passions tragiques qui touchent le peuple au théâtre ne sont point les nôtres : ce ne sont point les passions des gens du monde, des riches, des grands, des souverains. Ces passions n’existent que dans les romans ; ou si quelqu’un dans la société en est atteint par hasard, on en rit, on en a pitié, et, loin d’en être touché comme d’un héros tragique, on s’en moque comme d’un sot.

Quant aux ridicules, ceux dont Molière et quelques-uns de ses successeurs ont tracé le portrait, sont bien à nous ; ce sont bien nos ridicules ; la plupart même sont dans la nature humaine. Ces faiblesses et ces misères de l’humanité, vues du côté plaisant, sont un des spectacles les plus amusants et les plus instructifs pour l’homme sensé qui ne veut point être dupe, et qui est bien aise de connaître le terrain et les personnes auxquelles il peut avoir à faire. C’est dans ces portraits de nos travers et de nos ridicules qu’on puise la véritable connaissance du cœur humain, et non pas dans des tragédies, où l’on ne trouve guère que le roman du cœur.

Les philosophes, qui ont tant exalté la nature humaine et la dignité de l’homme, les philosophes, qui avaient intérêt de persuader que tons les hommes étaient bons, afin que personne ne se défiât d’eux, ont donné à leurs disciples l’orgueil des sots, la vertu des dupes, et le dégoût de la vérité. Tous les jeunes gens, toutes les femmes, séduits par la nouvelle doctrine, rougissent de la nature telle qu’elle est ; ils se repaissent de chimères, de grandes passions, de grands sentiments, de mélancolie et d’aventures. Rien de plus plat, de plus trivial et de plus ignoble pour tous ces gens-là, que Molière avec ses portraits de nos vices, de nos folies et de nos ridicules : jamais une scène, jamais un trait n’est parti de son cœur. Il n’avait pas de cœur, ce Molière ; il n’avait que du sens, ou, si l’on veut, de l’esprit. C’est encore une grande grâce qu’on lui fait ; car son esprit ressemble si fort au bon sens, que beaucoup de beaux-esprits le prennent pour de la bêtise. Il me semble donc que Voltaire n’a pas bien répondu à sa propre question ; car si le public a perdu le goût de la bonne comédie, ce n’est pas parce que, selon Voltaire, la peinture des passions touche plus que le portrait des ridicules. *Toucher* est là un terme fort impropre ; car le poète comique ne se propose pas de toucher, mais de réjouir. La véritable cause de cette décadence du vrai comique est dans le changement des mœurs et des esprits ; et comme la nouvelle philosophie a beaucoup contribué à rendre ce changement plus prompt et plus fatal, Voltaire, qui n’avait pas envie de s’accuser lui-même, s’est jeté sur le cœur, sur les passions, et nous a donné le change par des mots ; ce qui est le fin de la manière philosophique. Il n’avait garde de dire à ses disciples, à ses prôneurs, à ses fanatiques de tout âge, de tout sexe, de toute condition : Vous n’allez plus aux comédies de Molière, parce que vous avez puisé dans mes écrits et dans ma doctrine un esprit faux, un goût romanesque, le mépris de ce qui est naturel et vrai, l’amour de la déclamation et du pathos.

L’esprit, dit Voltaire, se lasse des plaisanteries ; le cœur est inépuisable. Je ne vois là de réel que l’antithèse banale de l’esprit et du cœur : les plaisanteries dont le fond est solide et moral, lassent beaucoup moins que le pathétique et le sentiment. J’ai lu vingt fois le *Gil Blas* de Le Sage ; je ne lirais pas deux fois sans ennui *Amélie Mansfield*, ou toute autre fiction de cette nature. Il faudrait tâcher de ne point séparer l’esprit d’avec le cœur ; le cœur sans l’esprit fait souvent des sottises, et l’esprit sans le cœur fait des méchancetés : réunis ensemble, ils forment un caractère estimable, un véritable mérite.

Il ne faut pas confondre la comédie du *Malade imaginaire* avec ses accessoires, et on ne doit pas la regarder comme une farce parce qu’on la donne en carnaval : c’est la réception du médecin qui est une véritable farce, meilleure cependant que la cérémonie turque du *Bourgeois gentilhomme*. La réception du médecin est satirique ; le mamamouchi n’est que burlesque. Je suis donc un peu scandalisé d’entendre dire à Voltaire que *Le Malade imaginaire* est une de ces farces de Molière dans laquelle on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute comédie ; car *Le Malade imaginaire* est une comédie de caractère, une comédie du meilleur genre, dont presque toutes les scènes sont d’une excellent ton de plaisanterie. Je ne sais pas trop ce que Voltaire veut dire, et peut-être ne le savait-il pas bien lui-même, il ajoute : La naïveté, peut-être poussée trop loin, en fait le principal caractère. Je ne vois, dans toute la pièce, que la scène de Louison avec son papa, où la naïveté soit peut-être poussée trop loin ; mais dans tout le reste de la pièce, ce n’est pas assurément la naïveté qui domine, ç moins que Voltaire n’entende par naïveté le naturel, la vérité, la profondeur de vues, la force comique : or, ce genre de naïveté n’est jamais poussé trop loin dans *Le Malade imaginaire*.

Molière attaque dans cette pièce une des faiblesses les plus communes de l’humanité, cet amour excessif de la vie, ce soin malentendu de la santé, plus propre à la ruiner qu’à la conserver, cette aveugle confiance dans la médecine, et cet abus des remèdes qui, loin de guérir les maux que nous avons, nous donne quelquefois ceux que nous n’avons pas. Son malade imaginaire a réellement tous les défauts attachés à une telle pusillanimité : il est égoïste, bourru, colère, crédule, entêté, injuste envers des enfants qui le chérissent, dupe des caresses d’une femme qui le déteste. L’ouverture est admirable, tout en action. Argan, occupé à compter le mémoire de l’apothicaire, oublie qu’il est seul, oublie qu’il est malade ; ce qui prouve que pour guérir l’imagination il faut l’occuper.

Le caractère de la belle-mère n’a que trop de modèles dans la société ; celui d’Angélique est d’une bienséance charmante : ce n’est pas une amoureuse ordinaire de comédie ; c’est une demoiselle décente et bien élevée, pleine d’esprit, de raison et de grâce, qui résiste à la tyrannie avec un noble courage, sans manquer aux égards, sans s’écarter de son devoir ; toujours très bonne fille, quoiqu’elle n’ait pas un bon père. Ce rôle est un de ceux où Mlle Mars fait le plus briller son talent.

Si les actrices de la Comédie-Française n’étaient pas d’une si prodigieuse délicatesse sur l’âge, le rôle de Béline serait de l’emploi des jeunes femmes, et non pas des caricatures qu’elles appellent des caractères. Mais elles ont peur de ce rôle de belle-mère comme celui d’une duègne ; elles croient aussi qu’il y va de leur honneur de ne pas jouer une méchante femme : voilà pourquoi le rôle est ordinairement sacrifié et défiguré. Grandmesnil, qui représente Argan, n’a pas tout-à-fait le physique, mais il a l’esprit du personnage. Celui des acteurs qui mérite le plus de reproches, c’est Baptiste cadet : il déshonore Molière : et détournant l’attention sur ses mauvais lazzis, il fait perdre au public des traits précieux et une scène vraiment comique.